

# Emmanuel Grand

# Kisanga



LIANA LEVI



Joli coup pour Carmin. Le fleuron minier français signe un partenariat historique avec la Chine afin d'exploiter un exceptionnel gisement de cuivre au Congo. Annoncé en grande pompe par les gouvernements respectifs, soutenu par les banquiers d'affaires, le projet Kisanga doit être inauguré dans trois mois. Un timing bien trop court pour Olivier Martel, l'ingénieur dépêché sur place pour le piloter, mais en principe suffisant pour les barbouzes chargées de retrouver un dossier secret susceptible de faire capoter toute l'opération s'il tombait entre de mauvaises mains. Celles de Raphaël Da Costa par exemple, un journaliste qui s'est déjà frotté par le passé à Carmin et aux zones grises du pouvoir. Trois mois, le temps d'une course-poursuite haletante au cœur de la savane katangaise et sur les pistes brûlantes du Kivu pour découvrir ce que dissimule le nom si prometteur de Kisanga.

Du suspense, du rythme et un réalisme redoutable irriguent ce thriller implacable sur les nouveaux jeux d'influence en Afrique.

**« Hier c'était l'ivoire et le caoutchouc, aujourd'hui le cuivre, l'uranium et les diamants. Et à chaque fois, le sang de l'homme noir a coulé. »**

**EMMANUEL GRAND**, né à Versailles en 1966, a passé son enfance en Vendée et vit aujourd'hui en région parisienne. Il est l'auteur de deux polars très remarqués: *Terminus Belz* (prix PolarLens, Tenebris et prix du polar SNCF) et, en 2016, *Les salauds devront payer* (prix Interpol'Art).

Emmanuel Grand

# Kisanga



Liana Levi



«Le besoin de l'emporter sur les autres:  
c'est ce que cherche toute nature comme  
un bien, mais que, par loi et par force, on  
ramène au respect de l'égalité.»

Platon, *La République*



## Ouverture

Ménerbes. À quinze kilomètres de Cavaillon.

7 heures. Le seul moment de la journée à peu près supportable en cette saison. Dans quelques heures, le soleil monterait droit dans le ciel, jaune et fier, écrasant de chaleur les sommets du petit Lubéron. Du haut de la falaise de calcite, à l'abri des massifs de chênes verts et de genévriers, on embrassait la vallée d'un seul coup d'œil. Les maisons éparses aux toits de tuiles poudrés, les champs de vigne bien alignés, les collines boisées découvrant de longs flancs crayeux, puis une route au loin, longeant la rivière.

L'homme s'avança vers le vide en prenant garde de ne pas se découvrir. Il régla ses jumelles longue portée. La visibilité était parfaite. De là où il se trouvait, il distinguait les moindres détails de la bastide du XVIII<sup>e</sup> adossée à la montagne. Nichée dans une chênaie au milieu d'un terrain ceinturé d'un mur de pierres sèches, elle était composée de cinq bâtiments de hauteurs et de tailles différentes. À l'est, les façades ocre léchées par les premiers rayons du soleil donnaient sur des jardins en terrasse impeccablement entretenus. Au bout d'une allée bordée de buis et de chèvrefeuille, adossée à un haut mur et une haie d'oliviers, une pelouse aussi verte qu'un green de golf encerclait une imposante piscine rectangulaire.

L'homme regarda sa montre puis recula de quelques pas. Il avait repéré une voiture, une grosse berline de couleur sombre, arrêtée sur une voie d'accès. Il n'y avait plus qu'à attendre. Quelques minutes, une heure tout au plus. La cible était matinale et pouvait apparaître d'un instant à l'autre. À ce

moment précis, il faudrait être prêt. Allongé à ses pieds, un second homme, vêtu lui aussi d'un treillis de camouflage, surveillait les lieux à travers la lunette de sa carabine de précision. Sa respiration était lente. Une brise légère caressait les feuilles des arbres.

Tapis dans les rochers, les deux guetteurs observaient la bâtisse sans bouger, quand soudain une silhouette apparut sur la terrasse. Le militaire fit le point sur ses jumelles. Un homme aux cheveux blancs, en robe de chambre nid-d'abeilles, tenait un bol de café à la main. Le sniper ajusta la crosse de son arme sur son épaule et resserra son index sur la queue de détente. Le militaire à la jumelle déploya la paume de sa main gauche comme pour l'empêcher de tirer. Épiant le moindre geste du type en contrebas, il attendit que celui-ci se tourne pour se présenter sous un angle plus favorable. Alors la cible renversa la tête en arrière et vida son bol de café d'un trait. Il l'avait en pleine ligne de mire quand son walkie-talkie se mit à grésiller.

– Allô !

– Oui, mon colonel.

– Ne tirez pas. Je vais sur place. Citroën grise immatriculée CE 371 SL.

– Bien, mon colonel.

– Je suis en civil, veste bleu marine. Interdiction de faire feu sans mon accord. Je vous ferai un signe si ça tourne mal, mais pour le moment, je joue seul.

Le capitaine répercuta l'ordre à son tireur d'élite et vingt minutes plus tard, un nuage de poussière monta du chemin annonçant la Citroën qui termina sa course à l'ombre des cyprès. Le colonel en veste bleue sortit de la voiture, traversa le jardin et frappa à la porte. Le capitaine qui le suivait à la jumelle grogna entre ses dents. Le colonel était entré à l'intérieur et il ne l'avait plus en visuel. La mission venait de se compliquer singulièrement. Le sniper relâcha la pression.



Que pouvait-il raconter à ce type ? Pourquoi ne les avait-on pas prévenus de son intervention ? Il s'en était fallu d'une seconde qu'il donne l'ordre de tirer. Cette opération était mal préparée et il n'aimait pas ça. Au bout de quelques minutes, le colonel et l'homme aux cheveux blancs apparurent sur la terrasse. Les deux militaires, rivés à leurs optiques haute définition, n'en perdaient pas une miette.

– Ils ont l'air de se connaître, murmura le sniper.

En bas, les deux hommes étaient engagés dans une discussion tendue. Le colonel pointait un doigt impérieux sur l'homme en robe de chambre et l'autre se défendait en écartant les bras. Le sniper ajusta son viseur sur la nuque de la cible. Mais le colonel semblait avoir l'affaire en main. L'homme aux cheveux blancs était tétanisé.

– Mais qu'est-ce qu'ils foutent bon Dieu ? marmonna le capitaine.

L'homme aux cheveux blancs entra alors dans la maison pour en ressortir quelques secondes plus tard, une bouteille à la main. Il se servit un verre.

– Il se tape un whisky à 7 heures du mat. Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

Le sniper retenait son souffle. La situation était de plus en plus incongrue. L'homme avala son verre cul sec avant de le reposer sur une table d'extérieur. Le colonel s'approcha, déposa un téléphone portable à côté de lui avant de reculer de plusieurs pas. Puis il montra la montagne.

– Capitaine ! Il pointe dans notre direction.

– Il explique qu'on est là.

– Qu'est-ce que c'est que ce souk ? grommela le sniper.

– Il sait ce qu'il fait, répondit le capitaine qui se posait intérieurement la même question.

Puis l'homme parla quelques minutes au téléphone avant de reposer le combiné. Alors, le dos voûté, suivi par le colonel,

il emprunta l'escalier de pierre vers les jardins en terrasse qu'il traversa mollement en caressant les fleurs du plat de la main. Ils descendirent un second escalier et pénétrèrent sur le green qui ceinturait la piscine. Sur leur piton rocheux, les deux militaires n'y comprenaient plus rien. L'homme aux cheveux blancs se tourna vers le colonel, le regarda longuement avant de laisser tomber sa robe de chambre et d'entrer lentement dans l'eau turquoise.

– Capitaine...

– Ne bouge pas.

Quand il eut de l'eau à la taille, il s'immobilisa et ce fut au tour du colonel d'entrer dans la piscine, tout habillé. Les deux hommes restèrent ainsi dans l'eau quelques instants, face à la falaise. Le soleil du matin dessinait des dégradés de gris, d'ocre et de rouge sur ses parois, révélant les anfractuosités et les creux noirs qui lui donnaient l'apparence d'une monumentale dent avariée. Les chênes verts s'accrochaient jusqu'au bord du précipice. Le ciel était d'un bleu profond et sans entrave. Le spectacle était grandiose.

Les deux hommes, de l'eau jusqu'à la taille, semblaient captivés par tant de beauté. Que se disaient-ils? Rivé à ses optiques, le capitaine aurait donné cher pour le savoir.

Au bout d'un moment qui parut interminable, l'homme aux cheveux blancs s'agenouilla dans l'eau. Le colonel plaqua ses deux mains sur ses épaules et appuya de toutes ses forces.

**I**

**CARMIN**



## 1

Quatre mois plus tôt.

Olivier Martel avait tourné pendant une demi-heure avant de trouver une place pour se garer. Voies rétrécies, bacs à fleurs, Montrouge faisait partie de ces banlieues de la région parisienne où la voiture était chassée avec autant d'ardeur et d'application que le canard sauvage en baie de Somme. Au bout du compte, il finit par se ranger de travers sur un passage piéton. Il resserra sa cravate dans le rétroviseur. Il faisait une chaleur torride en ce mois de juin et il étouffait dans son costume de laine. Il remonta au pas de charge un dédale de petites rues pavillonnaires où les glycines débordaient des grilles en fer forgé. Au début de sa carrière, il avait bossé dans le quartier pendant quelques mois. Un petit bureau d'études qui travaillait pour de grandes boîtes comme Carmin. C'était il y a dix ans. Martel regarda sa montre et allongea le pas. Arrivé au niveau des deux obélisques marquant l'entrée du cimetière de Bagneux, il contourna la barrière restreignant l'accès des voitures et s'engagea dans l'avenue principale où il manqua de se tordre la cheville entre les pavés.

– Monsieur Michel Kessler, s'il vous plaît? demanda-t-il à un gardien en uniforme qui discutait avec un jardinier.

– À droite, puis à gauche, jusqu'à l'avenue des Aulnes. Dépêchez-vous, lança le gardien à Martel qui s'était déjà éloigné.

Au bout de quelques minutes de marche, il aperçut une petite assemblée silencieuse, massée au milieu d'une allée ombragée par les ormes et les platanes. Il se joignit à elle

sans faire de bruit. Au premier rang, à la droite du cercueil en bois clair posé sur des tréteaux recouverts de velours noir brodé de fil d'argent, un homme debout, une feuille à la main, terminait la lecture d'un poème d'une voix chevrotante. Le même visage anguleux que Michel, les mêmes yeux clairs et intenses. Dans l'assistance, les traits étaient tirés, la douleur palpable. Michel Kessler était le genre d'homme à avoir de vrais amis. Grande gueule, charmeur, volubile et chaleureux. Olivier l'avait rencontré dix ans auparavant. C'est lui qui l'avait recruté chez Carmin. Tout de suite, il avait été subjugué par son charisme. Michel détonnait dans la population d'ingénieurs bien élevés et plutôt coincés qui composaient le commun des cadres de la boîte. Lors de son entretien d'embauche, il lui avait demandé ce qui le faisait rêver dans son futur métier. Olivier avait répondu du tac au tac : voyager aux quatre coins du monde. Et le courant était immédiatement passé entre eux. « On n'entre pas chez Carmin pour faire carrière, avait insisté Kessler, mais pour trouver de l'or ! » Cette phrase était restée gravée dans sa mémoire pendant des années.

Le groupe était un rêve de jeune ingénieur. La plus grosse entreprise minière française, présente sur tous les continents, impliquée dans l'extraction et la transformation de presque tous les minerais métallifères : argent, cadmium, platine, manganèse, étain, cobalt, cuivre, zinc, nickel, tantale, plomb... Chaque année, la boîte recrutait une flopée de jeunes diplômés qu'elle répartissait sur ses différents cœurs de métier : l'extraction sur à peu près tous les gisements miniers de la planète, le transport, la transformation des métaux sur les sites de Dunkerque, Grenoble, Marseille ou Nouméa, le trading dans ses salles de marché. Kessler, lui, avait fait l'essentiel de sa carrière dans les mines. Le fond, l'odeur du minerai, les machines, le labeur des hommes, l'adrénaline, voilà ce qu'il aimait et ce qu'il savait transmettre à ses jeunes recrues.

En vingt ans, il avait servi sous toutes les latitudes sans jamais imaginer changer de job. Il avait refusé toutes les propositions de postes au siège, à Paris. La perspective du panier de crabes et de la cantine à heure fixe le déprimait. En fait, c'était l'Occident tout entier qui le déprimait. Ses expatriations au Brésil, en Afrique, au Kazakhstan ou en Australie avaient fini par faire naître en lui une aversion mordante pour l'existence morne et ennuyeuse des Européens. Olivier se souvenait de ses mots quand on lui demandait pourquoi il ne voulait pas revenir en France: «À Bangui, disait-il, ce qui rend un homme heureux le soir quand il rentre chez lui, c'est d'avoir survécu une journée de plus. À Paris, c'est d'avoir trouvé une place de parking.» Toutes ces pensées étaient revenues à Olivier pendant l'éloge funèbre passablement ennuyeux et monocorde dispensé par le vieil orateur à la voix hésitante. Quand il reprit sa place dans le silence et le bruissement des feuilles, une femme vêtue d'une élégante robe noire sans manches lui succéda au micro.

Celle-ci en revanche, Olivier la connaissait très bien.

Géraldine Fischer se plaça face au cercueil couvert de gerbes de fleurs, très digne. Elle ajusta ses lunettes en écaille, écarta de son front une mèche rebelle et déplia une petite feuille de papier blanc. La directrice financière du groupe siégeait au comité exécutif et était ce qu'il est convenu d'appeler le bras droit du PDG. Elle avait la réputation d'être à la fois intraitable quand il s'agissait de défendre ses intérêts et fine manœuvrière pour naviguer dans les remous politiques que traversait régulièrement une entreprise comme Carmin. Ce matin, dans sa robe sombre, avec ses mèches au vent, elle offrait pourtant un tout autre visage, celui d'une femme sincèrement émue. À ses côtés se tenait un quinquagénaire à moustache, le directeur des opérations Afrique. En tout, ils étaient une petite dizaine de la boîte à s'être déplacés pour un

dernier hommage. Fischer parla de Michel très simplement, avec beaucoup d'affection et des mots parfaitement choisis.

Quand les discours furent terminés, les porteurs soulevèrent le cercueil et ouvrirent le cortège vers le caveau. On y demeura en silence, pendant que la bière disparaissait en terre. Puis la petite foule s'ébroua doucement.

Delphine Kessler, lunettes noires et mouchoir à la main, se tenait entre ses deux fils, donnant la main, tendant la joue, essuyant ses larmes. Géraldine Fischer étreignit longuement la veuve, apparemment bouleversée par tant de gestes d'affection. Puis le cortège avança et ce fut au tour d'Olivier de l'embrasser.

## 2

Olivier ferma les yeux et inspira profondément. L'air était délicieusement frais. Le vent bruissait dans la haie de peupliers bordant le canal. Près de lui, il entendait les pas de Sarah sur le gravier et plus loin, des rires d'enfants. Il ouvrit les yeux et contempla l'étendue d'eau parfaitement symétrique qui s'étirait sur près d'un kilomètre, calme et miroitante. Il détestait les jardins à la française. Leurs perspectives étourdissantes, leur géométrie irréprochable, leurs savants ordonnancements de pelouses, de pièces d'eau, de bosquets, de statues, ces tracés rectilignes, ces haltes programmées, ces bassins infranchissables concouraient à délester le flâneur de toute initiative. Ce monde corseté au moyen des seuls principes du cercle et de la ligne droite lui faisait horreur. Isabelle en revanche adorait le parc. Souvent, elle venait y courir au petit matin quand les promeneurs étaient encore rares.

Ils avaient vécu trois ans à Paris dans l'appartement d'Isabelle près de Montparnasse. C'était le temps où Olivier



voyageait beaucoup. Quand Sarah était née, ils s'étaient serrés comme tout jeune couple parisien avec premier enfant. Le lit bébé s'était retrouvé dans le séjour et Isabelle n'avait pas tardé à se sentir à l'étroit. Au printemps, ils avaient vendu le deux-pièces et jeté leur dévolu sur un petit pavillon jouxtant le parc de Sceaux. Ils l'avaient choisi pour Sarah et dès leur emménagement avaient pris l'habitude de venir s'y promener le samedi matin. Ils l'emmitouflaient, installaient leur fille dans sa poussette et faisaient le tour de la plaine des quatre statues ou de l'octogone. Dès qu'elle avait su tenir sur un vélo, les promenades s'étaient prolongées autour du grand canal, jusqu'au pavillon de Hanovre.

– Papa! Papa!

Olivier sortit de sa rêverie. Sous l'œil vigilant de ses parents, la gamine se dandinait sur sa selle de vélo dans un équilibre instable qui la faisait pouffer de rire.

– À quoi tu penses? demanda Isabelle.

– À rien.

– Je te connais. Quelque chose te tracasse.

Olivier se retourna vers sa femme et soupira.

– Qu'est-ce que c'est? insista Isabelle en lui attrapant le bras. Il s'est passé quelque chose à l'enterrement? Tu ne m'as pas dit ce qui lui était arrivé...

– Une opération qui a mal tourné en Afrique. Il travaillait sur une mine de cuivre, à une vingtaine de kilomètres de la frontière avec le Soudan, et il a été attaqué par des rebelles.

– Il n'avait pas de protection?

– Si, bien sûr. Dans cette région, ils ont tous au minimum un fixe<sup>1</sup>. Michel avait aussi des gardes du corps, je crois. Mais apparemment ça n'a pas suffi... Il est parti un matin en

---

1. Guide et homme de confiance qui «fixe», c'est-à-dire résout les problèmes.

brousse, et il a été retrouvé deux jours plus tard, égorgé sur le bord d'une piste.

Isabelle blêmit.

– Des terroristes ?

– Oui. L'attentat a été revendiqué.

– Papa ! Le vélo...

Sarah passa à toute allure devant ses parents en riant aux éclats.

– Attention, chérie. Freine, tu vas tomber ! lui lança sa mère.

– C'était vraiment un type bien, continua Olivier. Un baroudeur. Une grande gueule. Un révolté. Je l'aimais bien. Il pensait qu'on devait faire notre métier en respectant les gens.

– Tout à son honneur...

Loin devant ses parents, sur l'allée bordant le grand canal, Sarah faisait le pitre sur sa bicyclette rouge qu'elle conduisait seule, sans les petites roues, pour la première fois. Olivier sourit et déposa un baiser sur le front de sa femme. Soudain, la petite perdit le contrôle de son guidon et fit une embardée à gauche vers le bassin.

– Sarah ! hurla Isabelle en se précipitant vers elle.

La gamine tenta de freiner avec les pieds. Le vélo tangua et finit par s'immobiliser en équilibre instable, à un mètre du bord. Elle regarda sa mère qui accourait sans savoir si elle allait se faire gronder ou prendre dans les bras. En apercevant l'œil rieur de son père, elle finit par éclater de rire.

– Ce qui me tracasse, dit Olivier à sa femme après qu'ils eurent remis leur fille en selle, c'est que j'ai vu Michel il y a trois mois. Je l'ai trouvé soucieux. Ce n'était pourtant pas son genre.

– Il t'a dit quelque chose ?

– Non. C'est peut-être juste une impression.

Ce jour-là, Raphaël Da Costa n'avait pas résisté au fumet entêtant et sucré de viennoiserie qui envahissait, dès 7 heures, la station de tram Issy-Val de Seine. Il s'arrêta à la Brioche dorée et commanda un pain au chocolat et un double express à la serveuse en chemise noire et cornette en papier. Celle-ci lui lança un petit sourire entendu en prenant sa commande. Raphaël le lui retourna, un peu gêné. Les échanges de clins d'œil avec des inconnues s'étaient, il devait bien l'avouer, quelque peu raréfiés depuis une quinzaine d'années et la serveuse avait beau ne pas être son genre, ça faisait toujours plaisir. Lui-même n'était plus tout à fait un perdreau de l'année. Il avait soufflé ses cinquante bougies huit mois auparavant et s'était coupé les cheveux très court pour déjouer la calvitie qui lui grignotait le crâne. Les deux rides qui barraient son front le déprimaient chaque matin quand il se regardait dans la glace. Il n'aimait guère ses joues creuses et ses lèvres fines sous la moustache rousse bien taillée, mais il les préférait infiniment au surpoids des hommes de son âge. Il affectionnait les blousons en cuir et portait une large paire de lunettes à fine monture carrée qui lui donnaient un air d'épervier, de fouille-merde invétéré, ce qu'il était incontestablement par action et par vocation.

La serveuse lui tendit son petit déjeuner cette fois-ci avec un large sourire et il avala ses chocolatinnes sur une table branlante en se suçant les doigts.

Dorget lui avait collé un rendez-vous à 8 heures pétantes et Da Costa avait envie de prendre son temps. Il n'éprouvait aucune aversion pour les réunions matinales, mais celle-ci ne lui disait rien qui vaille. Le ton doucereux de Philippe quand il lui avait proposé « on se voit un moment au calme » y était sans doute pour quelque chose. Philippe Dorget était le directeur

de la rédaction du *Matin*, le journal auquel Raphaël pointait depuis maintenant près de vingt-cinq ans. Les deux hommes se connaissaient depuis trente ans. Ils avaient commencé aux pages sports du *Quotidien de Paris*. Raphaël s'occupait des jeux d'équipe, foot, rugby, basket, et Philippe des courses hippiques, du tennis et du golf. Les sports du populo pour Da Costa, le fils d'immigré portugais, et les sports d'aristos pour Philippe Dorget, rejeton d'Edmond Dorget, député-maire de La Celle-Saint-Cloud. Ils avaient quitté *Le Quotidien* à peu près à la même époque et Raphaël était devenu pigiste indépendant pour plusieurs canards tandis que Dorget était tout de suite rentré au *Matin*, à la rubrique politique dont il avait pris la tête cinq ans plus tard.

C'étaient les années fastes. En dix ans, le journal avait doublé ses abonnés et multiplié ses recettes publicitaires par quatre. Raphaël pigeait souvent pour le *Matin* et le directeur de l'époque, sur la recommandation de Dorget, lui avait offert de rejoindre la rédaction pour prendre en charge les enquêtes d'investigation dans le domaine politico-économique. La proposition était taillée sur mesure et Raphaël avait signé sans hésiter. Il n'avait d'ailleurs jamais eu à s'en plaindre. Le journal avait les moyens et surtout le culot de publier ses papiers qui ne faisaient jamais dans la complaisance, qu'il s'agisse des magouilles entre partis politiques et mutuelles étudiantes, des confessions sur l'oreiller qui finissaient en affaires d'État ou des petits arrangements entre amis dans les communes et les départements limitrophes de la capitale. Dans le milieu médiatique, Raphaël s'était taillé une solide réputation de journaliste intraitable, assortie d'une liste d'ennemis longue comme le bras.

En 2000, Dorget avait pris la direction de la rédaction qu'il n'avait pas lâchée depuis. C'était un ambitieux, dans le bon sens du terme. Malheureusement, l'époque était moins divertissante que par le passé. Les abonnements fléchissaient